

**L'enjeu de la langue maternelle  
et de la construction d'un lien de confiance  
entre parents migrants et professionnels de la petite enfance  
RENENS – 26 novembre 2015**

Francine Rosenbaum  
Orthophoniste ethnoclinicienne  
Mendrisio, Suisse  
[www.ethnoclinique.ch](http://www.ethnoclinique.ch)

*“Dans la migration le corps précède l'âme”.  
Lorsque les Indiens chevauchent longtemps,  
ils doivent faire des pauses régulières  
car ils disent que l'âme avance plus lentement que le corps....*

Plusieurs d'entre vous sont venus écouter mon exposé l'année passée et j'ai été très touchée d'avoir été à nouveau sollicitée par Joëlle Tharin malgré mon souci de me répéter. Elle m'a envoyé les questions que vous souhaitez que je développe aujourd'hui et qui concerne la façon dont les professionnels de nos institutions peuvent agir avec les enfants dont la langue familiale n'est pas le français et construire un lien de confiance avec les parents migrants en particulier. Joëlle m'a précisé que vous êtes déjà sensibilisées à l'importance de la reconnaissance et de la promotion de la langue maternelle, que vous voulez aller plus loin qu'un simple constat. Vous voulez rester ancrées dans la pratique et avoir de nouveaux outils. Vous allez certainement être déçues car je ne peux pas vous offrir ça en une heure.

Mais je sais bien que nos croyances et nos habitudes sont des pièges difficiles à repérer et à éviter. Après les formations nous y revenons comme le ressac après la vague car le stress et les exigences des chefs de département nous rendent bien souvent sourdes, oublieuses et imperméables aux changements proposés. Alors j'espère que quelques répétitions vous aideront à mieux résister au *main Stream* assimilationniste de notre modèle d'accueil des enfants de migrants.

Comme je le fais d'habitude, je vous ferai parvenir le texte de mon intervention.

Pour encadrer les différentes questions que vous m'avez posées sur le multilinguisme, la langue d'origine et la langue du pays d'accueil, je voudrais vous dire aujourd'hui certaines choses apparemment banales à propos du rôle incontournable de la langue maternelle dans les différentes étapes de la vie de tous les petits enfants du moment de la conception à celui de l'entrée dans le langage écrit et les apprentissages cognitifs. J'essayerai de montrer combien la mise sur pied d'une réelle communication entre les accueillants et les parents allophones, les mères en particulier, contribue au bon développement langagier des enfants dans leur langue maternelle qui va être le levier pour un bon apprentissage du français langue seconde.

L'expatriation projette les migrants, et nous avec eux, dans un processus à long terme auquel nous sommes mêlés et qui nous concerne fortement car, pour leurs enfants, nous allons être les premiers référents éducatifs et affectifs en dehors de l'enveloppe parentale. Je voudrais donc que nous réfléchissions ensemble sur notre rencontre avec des enfants et des familles dont ***nous ne connaissons ni les langues ni les modèles culturels qui les sous-tendent comme eux ne connaissent pas les nôtres.***

« **La langue va toujours se fourrer là où la dent fait mal !<sup>1</sup>** » Et la dent cariée qui nous tourmente bien souvent est justement cette méconnaissance réciproque. La solution que nous croyons être la bonne depuis 1848 jusqu'à maintenant est celle de l'assimilation des étrangers à notre langue et nos us et coutumes. À notre grand dam ça

---

<sup>1</sup> A. Camilleri & T. De Mauro, 2013, *La lingua batte dove il dente duole*, Bari, Ed. Laterza

ne marche pas très bien (et parfois pas du tout) mais nous nous épuisons à faire toujours plus de la même chose malgré que depuis plus de vingt ans toutes les études linguistiques et psychologiques démontrent que ce modèle monolingue et monoculturel est désastreux. Lorsque les enfants sont en âge d'aller à la crèche, à l'école enfantine ou à l'école primaire, notre première rencontre avec les parents allophones est biaisée par notre maîtrise des lieux, des modèles éducatifs et de tous les mots qui expriment nos croyances sur le bon développement des enfants et de leur langage et les bonnes façons d'être parents. L'absence d'une médiation linguistico-culturelle institutionnalisée dans nos services constitue en effet une humiliation permanente aussi bien pour nous que pour les parents migrants. Mais pour eux elle est la toile de fond des multiples exclusions des réseaux sociaux locaux que les parents étrangers subissent, en particulier leur éviction de la *continuité éducative* et des processus d'apprentissage de leurs enfants à cause de la méconnaissance de la langue et de notre système psycho éducatif et scolaire qui a bien changé depuis une trentaine d'années et qui devrait urgemment changer dans notre époque de digitaux. Si, dans le meilleur des cas, le silence, les hochements de tête, les sourires figés nous indiquent que « nous avons tout fait pour qu'ils comprennent », le monologue unilatéral, même traduit, trahit que nous sommes en présence de deux modèles culturels complètement différents qui ont besoin d'une médiation qualifiée pour nouer une communication significative, digne et respectueuse des uns et des autres.

L'offre systématique de médiation linguistico-culturelle qualifiée ainsi que la formation des professionnels à la collaboration avec les médiateurs linguistico-culturels serait une mesure capitale de prévention contre la majorité des graves troubles qui émaillent les relations dans une société

multiculturelle telle que la nôtre. Au-delà de son efficacité constatée dans tous les lieux d'éducation et de soins où elle a été appliquée, cette mesure de prévention a un coût social immensément inférieur à celui de toutes les prises-en-charge psycho-pédago-éducatives et judiciaires actuelles.

### ***Langue maternelle, mutisme et migration***

Mais en attendant et en ne perdant pas l'espoir que nos politiques comprennent et institutionnalisent la médiation linguistico-culturelle entre autres, est-ce que nous pouvons faire quelque chose, changer quelque chose, découvrir quelques marges de liberté pour être créatives et surtout pour exercer de façon éthique nos professions de spécialistes de la petite enfance pour prévenir les pathologies de la communication et du langage et les échecs scolaires de tant d'enfants dont les parents viennent d'ailleurs ?

Avant d'aborder quelques remèdes possibles je vous propose de nous arrêter brièvement sur les cycles de vie et de socialisation habituels tels que la grossesse, l'accouchement, la prime enfance, la première socialisation et l'entrée à l'école, et observer comment la parole s'y développe dans les familles romandes et dans les familles qui ont d'autres origines.

## ***La grossesse***

*Chez nous on en parle, dans le couple, avec les parents, les intimes et les amis, tout le monde est au courant. L'échographie nous permet de visualiser l'intérieur de notre corps. On se prépare à l'accouchement avec les futurs papas, en groupe, on va à la piscine, on visite l'hôpital, on montre son ventre partout avec fierté. On nous informe sur toutes les techniques médicales, les péridurales, les césariennes, ce qui se passera pour le bébé tout juste après l'accouchement, nous prévoyons et nous nous représentons les événements. *Tout est verbalisé dans un contexte d'implicites partagés.**

*Pour les familles qui viennent d'autres pays il n'y a pas de contenants physiques pour parler de la grossesse, pour l'accompagner et veiller sur la future maman – les commères, la famille élargie, le groupe, le clan -, ni de contenants psychiques pour la fantasmer: à qui va appartenir cet enfant à naître dans cet autre pays ? Souvent d'ailleurs on n'en parle pas à l'extérieur de la maison pour protéger la mère et l'enfant du mauvais œil. Les traditions des femmes enceintes non européennes sont souvent méconnues dans nos services. Nos pratiques médicales sont vécues comme violentes, impudiques, parfois même pornographiques, surtout si elles sont appliquées sans préparation ni partage. Par exemple l'échographie dévoile ce qui est inviolable pour une future mère africaine. Souvent les couples ne comprennent pas la signification de cet examen médical important et refusent de le faire. Ce refus est souvent interprété comme un manque d'investissement maternel, mais il est au contraire l'expression d'un fort souci de protection. Il n'y a pas de représentations partagées avec les soignants des espaces et des gestes qui accompagneront l'accouchement et les premiers soins du bébé. C'est le silence autour des lieux, des temps, des*

gestes, des personnes. Il n'y a pas d'implicites, de sous-entendus communs concernant la procréation qui est un événement profondément codé dans les différentes cultures.

### ***L'accouchement***

*Chez nous*, le futur papa participe à l'accouchement, on veut des photos, un film. Le rituel veut que ce soit le papa qui coupe le cordon, qui donne ou assiste au premier bain. C'est lui qui donne les informations bureaucratiques pour l'inscription à l'état civil, la nomination est immédiate. Il y a une désignation du parrain et de la marraine qui sont les protecteurs symboliques du nouveau-né. La famille vient voir l'accouchée ainsi que les amis. Tout le monde se penche sur le bébé et le regarde pour deviner à qui il ressemble, on lui apporte des cadeaux. Il y a éventuellement les rituels de baptême qui inscrivent l'enfant dans la tradition chrétienne. Il reçoit toute une série de bénédictions qui sont censées le protéger. *Les mots ont donc un pouvoir.*

*L'accouchement de la femme migrante* se passe dans un "désert culturel et verbal", encore souvent sans interprète et en présence du mari auquel nous demandons d'assumer cette fonction. Dans les cultures qui ne sont pas hautement médicalisées comme la nôtre, l'accouchement est généralement une affaire de femmes. Être accompagnée par le mari peut être une honte, la présence d'hommes une humiliation. La solitude, l'absence de la mère ou de la belle-mère, des tantes, des sœurs, un traumatisme. Ne pas parler la langue de la sage-femme, un cauchemar. Ne pas pouvoir dire ce que l'on veut à propos du placenta ou du cordon ombilical de l'enfant, une frayeur et un sentiment de culpabilité envahissant. La violence d'une nomination imposée sur-le-champ ne respecte pas le temps de l'accueil de l'enfant (enfant = étranger en

Baoulé) pour qu'on puisse lui donner le nom qui tienne compte des alliances familiales ou des faits qui ont marqué la grossesse. L'accouchement est souvent vécu comme une humiliation associée à la crainte de conséquences néfastes pour l'enfant des transgressions relatives à l'affiliation au monde des vivants non verbalisées, méconnues et disqualifiées. Le nouveau-né ne pourra qu'être difficilement protégé des regards. Alors, qui protégera l'enfant ici et là-bas? Les rituels de présentation, d'entrée dans le monde, de nomination ne peuvent pas se faire. Dans la migration l'enfant naît "nu", sans paroles protectrices, à la merci de tous les dangers et cela peut affecter le bien-être de la mère aussi bien que celui de l'enfant.

### ***La prime enfance jusqu'à 3 ans***

*Les mamans suisses* parlent de tout ce qui les préoccupe avec la famille, les amies, la puéricultrice, le pédiatre. Elles sont rassurées pas à pas, on répond à toutes leurs questions, elles ont accès aux magazines, aux livres sur le développement des bébés. Les compétences parentales sont reconnues et encouragées. On parle beaucoup du développement langagier. En outre l'enfant est baigné dans un *bruit relationnel francophone permanent*: dans la famille nucléaire, avec les grands-parents, les oncles, les cousins et les amis, la télévision, au parc, dans les magasins, les bus et dans la rue, partout l'entourage linguistique soutient et corrobore la nomination du monde offerte par la mère. Une langue maternelle harmonieusement incorporée devient ainsi le contenant linguistique potentiel de toutes les langues.

*Pour les mères non francophones* par contre la solitude est souvent dévastatrice. L'impossibilité de parler et de partager cette étape de la vie avec des interlocutrices significatives conduit fréquemment à des

dépansions post-partum non reconnues par les professionnels, qui se muent en dépansions chroniques exclusivement soignées par médicaments. Il arrive malheureusement encore trop souvent que l'on conseille aux parents de ne pas parler la langue maternelle. Ce ne sont donc pas seulement les interactions mère-enfant qui sont restreintes à l'espace domestique, mais tout l'écho linguistique d'un entourage familial et social normal fait aussi défaut. L'accès à la parole, à la symbolisation et à la narrativité passe par la langue maternelle et par les compétences rattachées à la parentalité. L'ignorance et le déni de l'importance de la langue maternelle inhibent et bloquent l'accès au patrimoine culturel et constituent un grave risque de communication carencée et pathologique entre la mère et son enfant ou/et de troubles de la communication dans la langue seconde.

### ***L'école enfantine***

Les professionnels partagent avec *les parents suisses* toutes les représentations et les questionnements qui tournent autour de l'entrée à l'école enfantine. Ils s'informent sur le premier développement de l'enfant, sur son caractère, ses craintes, ses petites habitudes, sur les proches qui les entourent etc.

Un tas de mots sont échangés, ils sont à la disposition des parents, un coup de téléphone est toujours possible. Les parents dialoguent constamment avec les professionnels. Les enfants observent que leur maman et l'éducatrice interagissent, qu'elles se parlent, se comprennent, qu'elles discutent parfois d'autres choses. Beaucoup de paroles circulent. Dans le français de la maison, du parc de jeux et de la cour commencent à s'insérer les mots de *la langue de l'enseignement scolaire*, ce nouveau code relatif à la construction logique des



apprentissages, apparemment si semblable dans sa phonétique à l'oralité habituelle que l'on pourrait croire que c'est le même, et non une *deuxième langue* dont les enfants doivent s'approprier les représentations, bien difficilement, si la culture écrite et celle des psychopédagogues ne font pas partie de leur entourage domestique. Nous ne pensons pas assez, et pas assez souvent que ce sont *deux langues différentes*. On s'en rend mieux compte en Suisse-Allemande ou dans les régions où le patois est la langue des échanges familiaux habituels.

Sans dispositif de médiation linguistico-culturelle initial, l'accueil des *parents étrangers* est souvent embarrassant pour nous, les accueillants, et décourageant pour les parents qui se voient comme incompetents dans notre regard. Sans médiateur, ils ne peuvent pas avoir d'échanges riches et significatifs avec les personnes auxquelles ils vont devoir confier leurs enfants.

Dès la première socialisation, les enfants vont être projetés dans un monde que leurs parents n'ont pas pu leur décrire parce qu'ils ne le connaissent pas, un monde où non seulement ils ne comprennent pas les mots mais où *les implicites et les référents* sont bien loin de ceux des murs domestiques.

Ils perçoivent que leurs parents sont exclus de la communication, de la possibilité de les aider et les protéger lors du grand saut dans l'univers des francophones. Les parents sont dans la crainte, la honte et l'humiliation de ne pas pouvoir être considérés comme des partenaires. Ils se sentent coupables, s'excusent constamment. Lorsque nous monologuons, ils hochent modestement la tête. L'asymétrie s'installe: nous sommes les compétents, les professionnels qui savent comment

on élève les enfants, les incompetents sont les parents auxquels nous pensons souvent devoir nous substituer.

Une grande confusion s'installe dans l'imaginaire collectif : *parler* équivaut à *parler français* : malgré les démonstrations des linguistes et les recommandations de la CDIP, l'institution ne forme pas les éducateurs et les enseignants à promouvoir le développement de la langue maternelle auprès et avec les familles.

**La crèche et l'école infantine** sont pour l'enfant la première grande expérience de comparaison entre la famille et l'espace social où se mesurent les apprentissages cognitifs. Les mômes apprennent à ressentir comment l'éducatrice ou la maîtresse regarde, considère et interagit avec leur famille et vice-versa. Si la crèche et l'école infantine confirment les parents dans une représentation d'incompétence, il y a de forts risques de *troubles du langage et de mutisme électif*. En effet, si les parents, victimes des croyances ethnocentristes et racistes d'un grand nombre de nos politiques et relayées par les médias, ont renoncé ou réduit les interactions langagières en langue maternelle au profit d'un français réduit et tronqué,

- ⇒ le développement du vocabulaire en langue maternelle s'arrête
- ⇒ les scripts de pensées se réduisent comme peau de chagrin
- ⇒ le développement des acquis cognitifs, en particulier ceux relatifs au temps et à l'espace, stagne
- ⇒ le développement psycho-affectif dépérit
- ⇒ l'enrichissement du monde symbolique décline

En résumé nous assistons au phénomène que les linguistes nomment le *bilinguisme soustractif*.

La crèche et l'école enfantine peut et doit donc constituer ce *lieu interface* entre le *dedans* (le monde de la famille) et le *dehors* (le monde du contexte social), *un espace et un temps pont* pour tous les enfants, entre la langue de l'entourage et la langue de la maison pour réduire autant que possible les risques de rigidification, de disqualification et de conflits de loyauté qui freinent ou bloquent le développement langagier et celui des apprentissages en général.

Comme le dit le philosophe français Guillaume Le Blanc, *les enfants ne naissent pas étrangers, ils le deviennent*. C'est le miroir social qui leur signale leur défaut d'appartenance nationale. Lors des premières rencontres entre familles et professionnels, nous sommes encore bien peu nombreux à faire spontanément appel à des personnes ayant une formation d'interprètes communautaires car souvent nous ne les connaissons pas. Avant d'interroger et d'investiguer pour remplir nos protocoles d'anamnèse ou nos fiches, je suggère de *prendre le temps d'accueillir et de nous présenter* aussi bien personnellement que professionnellement. Il est légitime que des éléments autobiographiques résonnent en tant qu'*expérience des cycles de vie* : cela amorce le désir de dialoguer, même si nous sommes conscients que le vécu de nos *passages* respectifs est différent. Dans mon expérience, cette offre initiale de *paroles précieuses* (Métraux) du professionnel transmises par l'interprète communautaire a toujours été suivie d'une **narration** en miroir de la famille, beaucoup plus riche que les habituelles réponses stéréotypées à nos questionnaires. C'est l'émergence de la *réciprocité* et d'un *processus de résilience* possible. La description de notre rôle ici et maintenant fait une place à nos représentations respectives de la collaboration entre la famille et nous, les professionnels de l'enfance. Cet *échange inhabituellement équilibré* devient souvent une *découverte*

*révélatrice*, troublante et déstabilisante pour nous qui avons été formatés à être des *miroirs opaques* dans la relation professionnelle (comme dirait Lacan). Je pense au contraire que notre travail est aussi d'établir des proximités contrairement au maintien de la distance comme le prône une compréhension primaire de la théorie psychanalytique. Cet échange redonne de la dignité et remobilise les compétences de chacun autour d'un projet commun qui ouvre le chemin de la transmission des savoirs familiaux et de la maîtrise des nouveaux savoirs sociaux et scolaires chez les enfants de migrants et leurs familles. Le temps des entretiens avec les familles allophones est souvent long, deux à trois fois plus long que nos monologues habituels car tous les interlocuteurs y prennent part grâce à l'interprète. C'est souvent pour la première fois que les enfants entendent leur langue maternelle transiter avec toutes ses valences affectives et cognitives de la bouche de leurs parents aux oreilles d'un référent psychopédagogique et vice-versa. Grâce à l'interprète, ils entendent le dialogue qui les concerne exprimé dans les deux langues. *C'est le début de la construction de l'estime de leur identité biculturelle dans la société d'accueil, le premier vrai pas vers l'intégration proprement dite. C'est un moment capital pour les enfants qui entendent et voient leurs parents explicitement qualifiés par les représentants institutionnels.*

Ce n'est que *après cette présentation personnelle* et l'écoute de la leur en miroir que nous pouvons commencer à encourager et à aider les parents à nommer, échanger, raconter en langue maternelle en expliquant l'importance que cela recouvre pour enrichir le langage symbolique et la narration tout en étant attentifs à ne jamais disqualifier les parents, même s'ils sont analphabètes. Il serait souhaitable de le dire et le redire inlassablement *en présence de l'enfant* de façon à lui

imprimer la certitude que *tous les représentants du savoir social et scolaire confirment que la langue maternelle est indispensable au bon développement de la langue seconde*, que les personnes compétentes en langue maternelle sont ses parents, comme le sont les enseignants en langue seconde, qu'il s'agit d'un team nécessaire au développement du *bilinguisme additif*.

Dans la situation de migration, le rôle d'informateur et de soutien linguistique des professionnels est capital. Les parents ne sont en effet pas préparés à assumer une tâche normalement et naturellement assumée par l'entourage social. Vous savez tous qu'à la maison peu de mots sont nécessaires pour se comprendre et le langage non verbal est prédominant entre les personnes affectivement très proches. Les parents ont donc besoin d'être encouragés à raconter à leurs enfants leur propre enfance, à commenter les photos, à chanter des comptines, à recevoir des supports imagés pour nommer la réalité environnante et en parler. Ils ont également besoin d'aide pour raconter les petites choses qui se passent dans la journée, pour apprendre à jouer avec les différences entre une langue et l'autre, par exemple avec *les genres* qui nous renvoient à une autre vision de la création du monde et du partage des rôles. Les professionnels et les parents ont besoin d'explorer et dialoguer sur ce que l'enfant mange, sur les aliments permis ou interdits pour diverses raisons (hygiène, protection, religion), sur qui les prépare et comment. Une évocation empathique des grands-parents absents, de leurs lieux de vie, de leurs petits noms devient une ressource puissante, ainsi que la visualisation du pays où sont nés les parents, en s'appuyant sur la métaphore de l'arbre qui pousse vigoureusement dans la nouvelle terre si ses racines – la langue et la culture familiale - sont bien arrosées.

Nous pouvons proposer aux parents des imagiers à dénommer en langue maternelle, puis des histoires en images à commenter ou quelques petits livres en langue maternelle, puis les accompagner et les encourager à aller dans les bibliothèques multiculturelles pour trouver d'autres supports pour *les qualifier comme lecteurs*, en les incitant par la suite à raconter comment eux ont appris à lire et à écrire, à évoquer, s'il y en a, les rituels ou les divinités tutélaires qui président aux apprentissages comme nos fées dans l'histoire de la Belle au Bois Dormant ou Saratsuhavi pour les Indous. Ceci dans le but d'ancrer chez les enfants la *représentation de parents lecteurs* avant le début de l'école primaire. Nous pouvons représenter sur les murs des lieux d'accueil et de l'école enfantine les diverses formes d'écriture, en visualisant le déroulement de droite à gauche ou vice-versa, du bas en haut ou du haut en bas. On peut inventer des activités de motricité fine pour tous les enfants en « dessinant » les noms des enfants d'origine diverse dans les caractères de la langue maternelle selon le modèle donné par les parents qui sont explicitement *remerciés* pour leur contribution au développement de l'observation et des activités du groupe. Il s'agit de préserver, reconnaître et mettre en évidence, chaque fois que cela est possible, la représentation positive que l'accueillant apprend à avoir des compétences parentales en langue maternelle.

Ce nouveau regard nous permet à tous, psychopédagogues et animateurs de lieux de vie, de bien comprendre que *les structures préscolaires et l'école ont suffisamment d'outils et de professionnels pour assumer les apprentissages en langue seconde si les parents, avec notre soutien, continuent à nourrir la langue maternelle.*

Comme le dit encore Maalouf, la langue a la particularité merveilleuse d'être à la fois un facteur d'identité et un outil de communication. À partir de la restauration de l'estime parentale, il semble évident que l'accès à la parole est médiatisé par la mère : donc soutenir et enrichir la langue maternelle comme contenant langagier pour toutes les autres langues est un présupposé qui doit guider tous les professionnels qui se soucient de la bonne intégration des enfants de migrants.

### Références

ABDELILAH-BAUER B., 2015 (3<sup>ème</sup> éd.) – *Guide à l'usage des parents d'enfants bilingues*, Paris, La Découverte

CUMMINS J., 2011 - *De l'importance des données de la recherche empirique pour les politiques éducatives en faveur des apprenants en difficulté*, © Conseil de l'Europe, janvier 2011, [decs-lang@coe.int](mailto:decs-lang@coe.int)

GROSJEAN F., 2015 – *Parler plusieurs langues*, Paris, Albin Michel

LE BLANC G., 2010 — *Dedans, dehors. La condition d'étranger*, Paris, Seuil.

MALOUF A., 1998 - *Les identités meurtrières*, Paris, Gallimard.

MÉTRAUX J.C., 2011 – *La migration comme métaphore*, Paris, La Dispute.

MORO M.R., 2002 — *Enfants d'ici venus d'ailleurs*, Paris, La Découverte.

NATHAN T., 2001 — *Nous ne sommes pas seuls au monde*, Paris, les empêcheurs de penser en rond.

ROSENBAUM F., 1997 — *Approche transculturelle des troubles de la communication. Langage et migration*, Paris, Masson (Collection Orthophonie). Actuellement épuisé mais [téléchargeable gratuitement sur le site www.ethnoclinique.ch](http://www.ethnoclinique.ch)

ROSENBAUM F., 2010 — *Les humiliations de l'exil. Les pathologies de la honte chez les enfants migrants*, Paris, Fabert (Collection Psychothérapies créatives)